FRC 11856 A

Case
FRC
17907

DISCOURS

Prononcé par M. DUMOLARD, *Avocat à Grenoble, le* 12 *avril* 1790, *dans la séance publique de la Société des Amis de la Constitution.*

THE NEWBERRY
LIBRARY

Extrait du procès-verbal, des séances de la Société des Amis de la Constitution, établie à Grenoble.

Du jeudi 15 avril 1790, la Société assemblée aux formes ordinaires. . . .

Sur l'observation faite par un des membres, que la séance publique tenue par la Société le 12 de ce mois, étoit étrangement calomniée par les ennemis de la Constitution; il a été arrêté que les discours prononcés dans cette séance seront imprimés aux frais de la société, qu'il sera inséré dans le journal un article, pour annoncer que les principes qu'ils renferment, sont ceux que la Société adopte & professe, & qu'il sera en outre délivré aux auteurs de ces discours, extrait de la présente délibération. *Signé*, DUBAYET, président. SAVOYE DE ROLLIN, secrétaire.

Certifié conforme à l'original, ce 29 avril 1790. *BERRIAT-ST.-PRIX, secrétaire.* *PERRETON, secrétaire.*

DISCOURS

Prononcé par M. DUMOLARD.

MESSIEURS,

APRÈS des ſiecles de miſere & d'oppreſſion, un peuple immenſe a rompu ſes fers. Il a paſſé rapidement de la mort de la ſervitude à la vie de la liberté. Tyranniſé par tous les préjugés, victime de tous les abus, on l'a vu dans un clin-d'œil relever ſa tête courbée ſous le joug, & s'étonner lui-même de ſon antique dégradation. Que ſont devenus ces redoutables corps de magiſtrature, *rivaux du deſpotiſme & non ſes ennemis*; cette nobleſſe altiere, dont l'orgueil & l'avidité peſoient ſur le peuple, depuis des milliers d'années; ce clergé riche de ſes dépouilles, & qui regnoit par l'ignorance & la ſuperſtition? La raiſon publique a ſoufflé ſur eux: ils ont diſparu comme l'ombre devant la lumiere.

Si Louis XV ſortoit aujourd'hui du tombeau, reconnoîtroit-il ces François qui s'agitoient, nagueres, pour des ſubtilités théologiques; ces François avides de l'opprobre dont ſe couvroient ſes favoris, & proſternés devant ſes maîtreſſes? Que diroit-il en voyant la capitale remplie de ſoldats citoyens, & le royaume entier ſe couvrant de ſes armes pour la défenſe de la liberté? de quels ſentiments ſeroit-il pénétré, lorſque dans ce palais où fut élevée ſon enfance, on préſenteroit à ſon acceptation les décrets immortels de

l'assemblée nationale ; lorsqu'il chercheroit en vain les cachots de la bastille, pour y précipiter de téméraires sujets ?

Divine philosophie, calomniée par l'hypocrisie & le fanatisme ! cette révolution merveilleuse est ton ouvrage. Nous te devons la liberté de la France ou plutôt la restauration de l'espece humaine. Tu minois sans relâche le gothique édifice de nos préjugés, unique rempart de la tyrannie. Tu nous disois : vous êtes freres, & la nature vous fit égaux. Les peuples ne sont pas de vils troupeaux, n'existants que pour assouvir la capricieuse avidité d'un maître. Vos oppresseurs ne sont forts que de vos divisions. Brisez les barrieres qui vous séparent ; & le même coup brisera leur pouvoir. Assez long-temps l'ambition des Rois a désolé la terre ! Assez long-temps le coupable désir d'une gloire insensée vous a fait seconder leurs fureurs ! Que gagnez-vous à leurs conquêtes ? le barbare plaisir d'augmenter le nombre de vos compagnons d'infortune. La véritable gloire ne consiste pas à tourmenter, à détruire l'humanité gémissante ; mais à multiplier pour elle les routes du bonheur. Ce bonheur repose exclusivement sur la liberté, sur l'égalité des droits, qui sont pour tous des présens de la nature. Oubliez ces privilèges, ces distinctions insultantes qui ne servent qu'à river vos chaînes. On s'honore en élevant jusqu'à soi des malheureux, abbatus & dépouillés par un tyran. Celui-là seul s'avilit, qui les foule inhumainement aux pieds, pour se placer au rang de ses premiers esclaves. Etouffez enfin, s'il est possible, tous les germes de

ce fanatiſme parricide, qui rougit plus d'une fois la terre du ſang de vos aïeux. Abandonnez à l'être ſuprême le ſoin de ſes vengeances. Le juif, le proteſtant, le catholique, ſont également vos freres. Ne rivaliſez jamais entre vous que de patriotiſme & de vertu.

Tel étoit le langage de ces philoſophes ſi décriés. C'étoit le tien, immortel Rouſſeau; & ſi ta grande ame s'intéreſſe encore à ces hommes dont tu fus l'ami, tes regards s'abaiſſent avec complaiſance ſur l'empire François. Eh! quel ſpectacle au monde eſt plus digne d'attacher les yeux de l'homme ſenſible, que celui d'un grand peuple s'arrêtant ſur la pente rapide qui l'entraînoit à ſa perte, & retrogradant fierement vers le bonheur & la liberté?

Répondez, intrépides détracteurs de l'Aſſemblée nationale. Montrez-moi chez les nations anciennes & modernes, une conſtitution qui reſpecte davantage l'humanité, qui protege mieux le foible contre les attentats du plus fort. On a vu chez les peuples les plus célebres, les droits impreſcriptibles des hommes ſacrifiés à quelques individus décorés du nom de citoyens. Sparte avoit des ilotes, Athenes & Rome des eſclaves: mais la France entiere n'eſt couverte que d'hommes libres & de François. Et vous, téméraires Zoïles, vous vous recriez ſur d'imperceptibles défauts! Quelques taches dans le ſoleil vous font blaſphemer ſa lumiere!

Heureux Grenoble! tu vis naître dans tes murs la premiere aurore de cette conſtitution glorieuſe; & les cités de ce vaſte empire te nomment

avec joie le berceau de leur liberté. Ainſi le fleuve le plus majeſtueux dans ſon cours, n'eſt à ſon origine qu'un foible ruiſſeau. Mais à la vue des régions fortunées qu'il arroſe, enrichit & féconde, les voyageurs attendris aiment à remonter à la premiere ſource de tant de bienfaits.

Que fiers de leur liberté conquiſe, les Suiſſes montrent avec enthouſiaſme les théatres de leurs premiers combats, & les oſſements entaſſés des autrichiens vaincus : les yeux tournés vers nos montagnes, les François diront : c'eſt-là que fut planté cet arbre de vie, qui couvre aujourd'hui de ſon ombre protectrice, un empire deſſéché nagueres par les rayons combinés & brûlants du deſpotiſme & de la féodalité.

Qu'ils étoient loin de prévoir le ſuccès de leur réſiſtance inconſidérée, les premiers moteurs d'une révolution qui fixe aujourd'hui les regards de l'univers ! ils s'indignoient contre le bras du deſpote qui menaçoit de s'appeſantir enfin ſur eux comme ſur le peuple. Ils appelloient ce peuple eſclave au ſecours de leur foibleſſe. Mais la liberté leur auroit fait horreur, s'ils avoient pu s'attendre qu'il faudroit bientôt la partager avec lui. Le progrès des lumieres déconcerta leurs meſures. Le temps n'étoit plus où les François aveuglés combattoient follement pour reſtraindre ou multiplier le nombre de leurs oppreſſeurs. L'amour de la liberté regnoit déjà dans toutes les ames, & la demande d'une délibération commune fut l'heureux ſignal d'une égalité prochaine.

Graces immortelles te ſoient rendues, grand-homme dont le génie veille encore pour notre

bonheur, sur les destinées de cet empire ! Tu préparas, tu fixas la victoire. L'équitable mode des députations du clergé, la double représentation du peuple, ne sont-elles pas ton ouvrage ? Et les soupçons & la défiance pourroient s'élever jusqu'à toi ! & j'ai vu des hommes te mettre sérieusement en parallele avec un ministre dépréda-dateur & fugitif ! s'ils étoient de bonne foi, je te dirois : pardonne à des malheureux dont les cœurs sont trop avilis, pour croire encore à l'existence de la vertu. Mais leurs véritables sentiments percent à travers ces déclamations indécentes : ils voudroient te ravir à notre amour : leur rage confondue se flatte au moins de faire méconnoître ses bienfaiteurs, à ce peuple qu'ils abhorrent.

L'invraisemblance de la calomnie pourroit-elle arrêter des hommes pour qui le mensonge est une habitude, & qui ne connoissent plus cette rougeur salutaire, qui couvre involontairement le front d'un imposteur mal affermi ? Quel nom justement célebre ont respecté leurs bouches impures ? N'ont-ils pas vomi sans pudeur le fiel le plus amer sur les actions héroïques du Washington de la France ? Les oreilles de ceux qui m'écoutent, n'ont-elles pas été souillées mille fois, par le récit des abominables projets qu'ils ont eu l'audace de lui prêter ? Puisse-t-il, pour les confondre & pour l'avantage de sa patrie, reculer long-temps encore l'époque où sa grande ame *veut se borner à la pureté de ses souvenirs* ! il se doit tout entier à la cause de cette liberté dont il est l'appui, à la

cauſe de ce roi que l'on calomnie quand on lui prête des regrets.

Eh ! quels regrets pourroient même effleurer ſon cœur paternel ? Appareil ſiniſtre du pouvoir arbitraire, fais-tu le bonheur des rois ? La certitude d'être trompé & de s'entourer de malheureux, eſt-elle une jouiſſance que rien ne puiſſe compenſer ? La mort d'un grand prince eſt le terme de ſes bienfaits, s'il a conſervé la puiſſance abſolue ; & les François gémiſſoient aux pieds de la ſtatue de Henri IV, des erreurs cruelles de ſes deſcendants. Mais les générations futures couvriront de fleurs la ſtatue de Louis, & béniront avec des larmes de joie le reſtaurateur de la liberté.

O vous tous, les ennemis de cette nation qu'il aime & dont il eſt aimé ; s'il eſt vrai que vous le chériſſez auſſi, n'eſſayez pas de ternir ſa gloire en mêlant ſon auguſte nom dans vos infâmes complots. Apprenez que conſpirer contre ſon peuple, c'eſt conſpirer contre lui-même, & qu'il provoquera le premier ſur les têtes coupables, l'inflexible ſévérité des loix. Conſpirer ! je m'arrête à ce mot : eſt-il donc vrai que nos oppreſſeurs humiliés oſent encore, dans leurs conventicules ténébreux, ourdir la trame inſenſée d'une contre-revolution ? Eh quoi ! ſont-ils dans le délire, pour ne pas s'appercevoir, qu'à leur premiere démarche, un peuple en fureur effaceroit eux & leurs races de la liſte des vivants ? Ils ſeroient appuyés, dit-on, par les puiſſances voiſines ! vaine reſſource que des mercenaires luttant à regret dans un pays étranger contre

des millions de citoyens qui combattroient sur leurs foyers, pour leurs fortunes, leurs femmes, leurs enfants, la vie, l'honneur & la liberté. Dans le jour solemnel qui vient de s'écouler, à l'instant où les cœurs comme les bouches prononçoient à l'envi le serment de vivre libre ou de mourir ; une terreur involontaire n'auroit-elle pas saisi les plus acharnés satellites des despotes ? Ah ! je crois les entendre abjurant tout à coup des principes odieux, s'écrier eux-mêmes dans un saint enthousiasme : & nous aussi, nous sommes libres & vos amis.

Non, je ne redoute pas les efforts combinés des tyrans. Un peuple est libre aussitôt qu'il veut l'être. Les forces de Philippe II, & les talents du duc d'Albe, échouerent contre les marais de la Hollande, & le patriotisme de ses habitants. Mais je crains pour vous, François, les sourdes manœuvres des ennemis du bien public, qui connoissent trop leur foiblesse pour combattre ouvertement une nation jalouse de sa liberté nouvelle, & prête à s'immoler pour la défendre. Leur unique espoir est de fomenter la discorde dans son sein. Ils ont l'ame des tyrans : ne doivent-ils pas en professer les maximes ? D'une extrêmité de la France à l'autre, ils sement habilement les alarmes, & s'efforcent d'isoler de nouveau les cœurs & les intérêts.

Au nom de cette liberté qui vous est chere, évitez, ô mes compatriotes, les pieges qui vous sont tendus. Ne donnez pas à vos ennemis le plaisir féroce de savourer les horreurs d'une guerre civile. C'est à calmer les inquiétudes qu'ils font

naître, que doivent tendre les efforts des hommes de bien. J'aime, sans doute, à contempler ces fédérations brillantes, où le spectateur attendri voit les villes & les provinces se confondre en même temps dans ses yeux & dans son cœur. Mais cet appareil de guerre ne suffit pas pour déjouer les complots des vampires du peuple qui n'attaquent que dans les ténebres, & n'en sont que plus dangereux. Opposez à leurs assemblées clandestines, des assemblées qui les surveillent, qui scrutent leurs cœurs coupables, & les frappent à chaque instant de la terreur d'être découverts. Qu'embrasées de l'amour de la patrie, ces sociétés s'unissent entr'elles par des confédérations d'un nouveau genre; & de tous les points de l'horison de ce vaste empire, vous verrez jaillir des flots de lumiere, qui perceront les derniers replis des consciences des traîtres.

C'est la conviction de cette vérité qui déjà tourmente à Grenoble les ennemis de la révolution. Aussi, dans l'explosion de leur rage, ont-ils épuisé contre nous leurs armes familieres, je veux dire les traits de la plus horrible calomnie. Nos assemblées sont travesties en repaires odieux, où des factieux hypocrites s'étudient à tromper le peuple malheureux jouet de leurs passions & de leurs intrigues.

Dites, dites, calomniateurs insensés : Quels sont vos droits à la confiance de ce peuple, pour nous diffamer dans son esprit par vos invectives ? Les louanges de ses amis pourroient-elles donc se faire entendre par les bouches de ses

tyrans ? orgueilleux de leur naiſſance ou de leurs prérogatives, paroitroient-ils les ſectateurs des apôtres de l'égalité ? Yvres du ſang des malheureux, contempleroient-ils avec indifférence des aſſemblées où l'on cherche à prévenir le retour de leurs brigandages ? & voilà pourquoi nos ennemis ſont les mêmes qui blaſphement tous les jours contre la conſtitution du royaume, & nos auguſtes repréſentants. Il eſt glorieux pour nous de nous voir confondus dans une ſi belle cauſe, & d'oppoſer, comme eux, l'égide d'une conduite irréprochable, à de criminelles déclamations.

Qu'ils apprenent nos artificieux détracteurs, que rien ne peut altérer les régles que nous nous ſommes tracées ; que le combat que nous avons engagé contre eux, eſt un combat à outrance ; que nous leur arracherons tour à tour le maſque de l'hypocriſie & le manteau de l'impartialité ; que nous découvrirons enfin leur nudité hideuſe aux regards de ce peuple qu'ils voudroient aſſervir. Tels ſont les ſentiments qui nous dirigent & nous dirigeront toujours : nous en faiſons gloire, bien loin de prétendre les cacher.

Notre Société n'eſt pas, comme ôſe le dire, une ligue de forcenés contre la claſſe entiere de citoyens, qui portoit le nom de nobleſſe ſous le regne de la ſervitude. Pourrions-nous, en effet, lui imputer à crime les machinations de ces ames de boue, qui n'auroient pas dû naître dans ſon ſein ? Nous le reconnoiſſons tous les jours : le ciel a fait un partage : il leur a donné l'orgueil & l'eſprit tyrannique des anciens nobles,

187

comme il a réſervé pour les amis du peuple, leur franchiſe & leur loyauté.

Liberté, égalité! voilà notre cri de ralliement. Les citoyens vertueux de tous les états ſont nos amis & nos freres. Lorſqu'ils deſireront partager nos travaux utiles, nous les verrons ſiéger parmi nous avec reconnoiſſance. C'eſt le vœu le plus ardent de tous les membres de la ſociété, & je ne crains pas d'être démenti par aucun de ceux qui m'entendent.

Le déſordre de ces phraſes échappées rapidement à mon cœur, a mal exprimé, ſans doute, le patriotiſme qui les enflamme : mais j'ai plus que tout autre le droit de m'écrier avec un poëte :

On a tant d'ame pour ſentir,
Et ſi peu d'eſprit pour le dire.

A Grenoble. De l'Imprimerie d'ALLIER, Imprimeur de la Société.